

GEORGE et LOUISE.

IX

(Suite.)

—A la bonne heure, dit-il, je vois que le bon sens n'est pas encore tout à fait perdu dans ce pays. C'est très bien! Ce qu'il nous faut, c'est de la religion; l'argent, nous en avons bien assez; déjà trop de gueux vendent leur conscience pour des bureaux de tabac, des places, des croix et des pensions. Ce chemin vicinal serait la ruine des honnêtes gens et la gloire des écornifleurs!

Il riait, en voyant M. Jacques qui passait devant ses fenêtres et rentrait chez lui tout pensif.

Mais notre maire n'était pas un homme à se décourager quand il avait entrepris quelque chose; l'idée seule de battre son frère, de l'humilier devant toute la commune, aurait suffi pour l'empêcher de reculer.

Il se rendit le lendemain à la sous-préfecture et puis au chef-lieu du département.

Quatre ou cinq jours après M. Jacques revint de Nancy, et le dimanche suivant il réunit de nouveau le conseil, vers une heure. Pas un membre ne manqua la séance, craignant de voir les prestations et les corvées votées en son absence. Bornie, le marchand de bois, disait en entrant que M. Claudel voulait un chemin pour avoir ses marchandises à meilleur compte; Claudel lui répondait que s'il les obtenait à meilleur compte, il les vendrait aussi moins cher, et que toute la commune en profiterait; mais Bornie ne voulait pas comprendre ce raisonnement et disait que Claudel mettrait la différence dans sa poche.

Dans ce moment M. Jacques entra; tout le conseil se tut, chacun prit sa place, et M. le maire dans son fauteuil, en tête de la table ne fit signe d'écrire ce que j'allais entendre, puis il se leva et dit:

Messieurs les membres du conseil municipal, j'ai raconté notre dernière délibération à la préfecture, M. le préfet, son secrétaire général et son conseil ont été bien étonnés, ils ne pouvaient croire ce que je leur disais; mais cette délibération est passée, n'en parlons plus.

—Voici maintenant ce que je vous dis, moi.

—Notre forêt communale nous rapporte bon au, mal au, mille cordes de bois. Le bois est maintenant, pris dans la forêt, à huit francs la corde; huit fois mille font huit mille francs. Mais de l'autre côté de Sarrebourg, la corde de bois est à vingt-quatre francs; mettons par un bon chemin huit francs pour le transport, restent donc seize francs, au lieu de huit. Est-ce que vous voulez changer vos pièces de huit francs contre des pièces de seize francs? C'est toute la question. Moi je le veux, ça rentre dans mes idées, mais si vous ne voulez pas, vous êtes libres.

—Ma maison, mes champs, mes prés, mes scieries, tout sera dans la même proportion que le bois de chauffage, de huit à

seize! Après que le chemin sera fait, tout vaudra le double. Je me regarderais comme une véritable bête, si je m'y refusais. Chacun sa manière de voir!

—C'est pourquoi j'ai voté ce chemin au conseil d'arrondissement, malgré vos protestations, que je connaissais d'avance. Il s'agit ici d'une affaire d'intérêt général.

Comme il disait cela, l'indignation et la fureur éclatèrent; mais M. Jacques n'eut pas l'air de s'en occuper, il se tut, et quand la fureur du grand Bokion, de Bornie et des autres fut calmée, il continua;

—Si cela ne vous convient pas, eh bien, donnez votre démission; un autre conseil sera nommé, qui votera peut-être ce que nous demandons.

—Vous comprenez bien une chose, l'arrondissement et le département tout entier ne peuvent pas souffrir, de ce qu'une quinzaine d'individus ici s'obstinent à ne pas vouloir de chemins. Le département a besoin de che-

mins; quatre cent mille personnes ne peuvent être arrêtées par la décision d'une douzaine de paysans des Chaumes, qui ne comprennent pas leur propre intérêt; le département et toute la France ont besoin de bois, de planches, de madriers et de tout ce que nous avons en trop grande quantité.

—On veut nous payer largement. Il me semble, à moi, que si nous étions encore plus encaoutés dans nos habitudes, ce ne serait pas une raison pour toute la France de ne pas faire un chemin par ici. Dans votre intérêt, je vous engage donc à voter ce qui est juste; nous profiterons le plus de ce chemin, donc il est juste d'y contribuer pour notre part.

—Si vous ne votez pas, des gens plus raisonnables et moins



Je commençai donc à enfumer. ... (Page 216, col. 2.)